

Chapitre quatorzième

Les Eglises

La foi n'a rien, en Brabant, du mysticisme agressif de la Flandre. Elle participe des habitudes bourgeoises d'une province opulente et très attachée aux biens matériels du monde. Mais, d'une manière générale, elle se borne à hanter les services divins, à recevoir les sacrements aux dates consacrées, à célébrer les fêtes rituelles, sans s'infliger d'inutiles macérations, ni des contritions vaines. Juste équilibre qui ne permet guère de parler de fanatisme débordant, de sectarisme ostentatoire. Lorsque la politique s'en mêle, il n'en est point tout à fait de même, sans doute, et sur ce terrain l'on a pu prendre et prend encore de furieuses revanches. La passion politique transforme la foi, mais il n'est point question ici ni de dégager le sentiment religieux de cet adventice, ni d'étudier les éléments qui le faussent ou l'aigrissent.

Les églises sont nombreuses ; moins qu'à Malines ou qu'à Bruges, sans aucun doute, et probablement à raison même de cette placidité. La foi brabançonne reçoit du passé les maisons de Dieu

qu'il lui offre et dont les ancêtres se sont déclarés satisfaits ; elle y ajoute des églises paroissiales qui naissent avec les nouveaux quartiers.

A l'instar du Sacré-Cœur, on a songé à édifier, sur le territoire de Koekelberg, une basilique. Il y a plus de vingt ans que les plans sont établis, mais le transport enthousiaste qui construirait ce monument pour dominer la ville, en lui donnant une réalité grandiose, n'a pas encore soulevé les foules. Il y a, dans la dévotion bruxelloise, ceci dit sans pensée péjorative, quelque chose de routinier, et les temples neufs qui se sont élevés dans les faubourgs lointains mettent du temps pour compter leurs fidèles et sécher leurs plâtres. L'habitude discipline et automatise les épanchement spirituels. C'est peut-être d'ailleurs justement interpréter les Ecritures que d'imposer aux repas de l'esprit la régularité substantielle des repas du corps.

Eglises.

L'amateur d'art se préoccupe tout d'abord de les ranger suivant le style qu'elles illustrent. Coutume de classer, par période, des cartes postales illustrées, et par famille.

Cinq groupes et peut-être six, mais disons immédiatement que le sixième relève de préférences sentimentales qui n'ont rien à faire avec le style.

Le groupe romano-ogival et ogival compte : Saint-Pierre, à Anderlecht ; Notre-Dame-de-la-Chappelle ; Saints-Michel-et-Gudule ; Saint-Denis, à

Forest ; Saint-Nicolas ; Notre-Dame-des-Victoires, au Sablon.

Le groupe de la Renaissance italo-flamande : Saint-Jean-Baptiste du Béguinage ; Notre-Dame-aux-Riches-Clares ; Notre-Dame-de-Bon-Secours ; la Trinité.

Transition : Saints-Jean-et-Etienne, aux Minimes ; Notre-Dame-du-Finistère.

Une église néo-classique : Saint-Jacques-sur-Coudenberg.

Le XIX^e siècle : Sainte-Marie, à Schaerbeek ; Saint-Boniface, à Ixelles ; Saint-Joseph, au Quartier-Léopold ; Sainte-Catherine.

Sixième groupe relevant, disions-nous, de préoccupations toutes sentimentales et n'ayant rien à voir avec l'esthétique, les églises sans style, paroissiales ou autres, telles l'église du Gésu à la porte de Schaerbeek, l'église des Carmes déchaux, à l'avenue de la Toison d'Or, et quelques paroissiales, telles Saint-Gilles, Ixelles, et d'autres repaires où des chrétiens s'agenouillent. Leur proximité, les souvenirs qu'elles représentent pour certaines familles leur assurent des ouailles assidues.

On s'imagine ce Durtal, qui fut cher à Joris-Karl Huysmans, cherchant à Bruxelles, suivant ses humeurs, le lieu le plus propice à se déterger l'âme, ainsi que le disait l'oblat de Solesmes.

Peut-être dédaignerait-il le luxe officiel des autels que la faveur séculaire des fidèles a placés parmi les premiers. On le voit plus volontiers indaguant dans les sanctuaires moins connus et

DÉCOUVERTE

dont le mystère attire davantage cette âme éprise d'exceptionnel. On le rencontre en semaine à l'église des Capucins, place du Jeu de Balle, pesant, entre deux prières, contre le fétichisme populaire qui oublie le fils de Dieu pour honorer saint Antoine, à l'égal d'une divinité païenne. On le rencontre à l'église du Gésu, maugréant contre le mauvais goût des bondieuseries modernes, les plâtres polychromés et les feuillages d'or et d'argent et la lumière crue qui donne à ce temple des allures de prétoire. A l'église des Carmes, s'il loue la solennité intelligente des offices, il vitupère la race des dévôts qui se mouchent et toussent comme au théâtre et des coquettes qui s'abstiennent tout juste, dans leur comportement, de braquer des jumelles de nacre sur le maître autel. La Messe de saint Hubert à Notre-Dame-des-Victoires, au Sablon, requiert des indulgences bien que ses oreilles délicates souffrissent du fracas des cors et de leurs fanfares qui s'écrasent contre les voûtes et les colonnes. Il reconnaît que les orgues de Saint-Boniface ont des douceurs lénitives lorsqu'elles sont manœuvrées par des doigts avertis, mais accuse l'architecture de Saint-Jacques-sur-Coudenberg de donner au prêtre et à ses servants l'allure de pontifes sceptiques et décadents.

Durtal !

Les églises de Bruxelles et des environs les plus proches. Faut-il manquer Saint-Pierre d'Anderlecht? Aux confins de ce faubourg populeux qui campe sur les bords du canal, contrarié par celui-



NOTRE-DAME DU SABLON

DE BRUXELLES

ci dans son développement, de même que par les lignes de chemin de fer qui s'entrecroisent et se protègent de passages à niveau. Aux confins de ce faubourg peuplé d'ouvriers d'usines et de maroquiniers polonais : Saint-Pierre.

Le premier d'entre les apôtres demeure dans ces régions devenues dangereuses, dit-on, parce qu'elles ont accueilli le socialisme le plus subversif. Le XX^e siècle a mis à Pierre une ceinture rouge. Aussi, comme s'il avait prévu le danger qui pouvait menacer un jour la foi des Anderlechtois qu'il est chargé d'évangéliser, a-t-il fait alliance avec un saint homme, dont le culte qui remonte au X^e siècle est plus conforme aux traditions locales. Anderlecht touche aux campagnes brabançonnnes ; cette commune compte nombre de paysans ou de fils d'iceux. Guidon garde parmi eux du crédit ! Il est le patron des écuries et des étables et le 12 septembre, depuis mille ans, les gars du Brabant viennent à cheval, sur des étalons et des pouliches lourdes et carrées, faire bénir leur monture et leurs bestiaux. C'est merveille de voir ces bêtes magnifiques, blanches ou alezanes, leurs crinières tressées de rubans tricolores, porter leur cavalier sur le parvis d'un sanctuaire remarquable.

Un ministre des chemins de fer, qui eut ici son heure de célébrité, s'était logé là, un peu à gauche du clocher, dans une maison dont il fit, à l'exemple de l'église et inspiré par elle, un musée. M. Vandenpeereboom avait choisi, à

DÉCOUVERTE

coup sûr, la plus belle inspiratrice d'entre toutes, elle, qui réunit dans ce poème de pierre la pureté de l'ogival rayonnant et les ciselures de l'ogival flamboyant. On pense que Jean Van Ruysbroeck a mis la main à la chapelle de Saint-Guidon, l'ancienne chapelle de Saint-Guidon qui, avec la crypte, forment les principales curiosités de ce temple.

Notre-Dame-de-la-Chapelle. En août, lorsque l'on célèbre sa fête, les braves gens du quartier garnissent leurs fenêtres de guirlandes de papier qui rappellent, légères, des chaînes multicolores. C'est la saison des poissons séchés, et les plies dites « scholles » prennent place dans ces chapelets multicolores. Ah! processions de Brabant! Ailes au dos, voyez les petits enfants qui portent la traîne de la Vierge Marie, la fille de l'épicier du coin qui a conservé ses longs cheveux et les porte bouclés pour la circonstance. Les gamins du patronage suivent le Saint-Jean-Baptiste en chantant de leur voix aiguë, et les bonnes femmes du quartier, retrouvant une religion, suivent le passage du Saint-Sacrement et de la fanfare qui l'accompagne, dans le cliquetis des sonneries, de sable blanc et fin, de pétales de roses et de morceaux de papier aux couleurs vives.

Notre-Dame-de-la-Chapelle, indulgente et populaire, pour avoir toujours vécu parmi les gagne-petits, garde pour eux une bonté, une indulgence sans limites. Autrefois, elle accueillait les arti-

DE BRUXELLES

sans, les ouvriers drapiers, les ouvrières aux mains brunies ; aujourd'hui, elle appelle vers elle tous ceux qui, industriels, peinent pour vivre. Le mari laisse souvent à sa femme, à ses enfants, le soin de mettre la famille d'accord avec Dieu. Notre-Dame-de-la-Chapelle intercède pour tous. Elle a connu elle-même bien des misères : son église fut brûlée au XV^e siècle ; fermée par les calvinistes, puis par les révolutionnaires, et ces avatars multiples marqués dans l'ensemble de ses pierres lui valent une juste célébrité. C'est l'une des églises les plus remarquables du pays.

On la visite, une monographie en mains, pour mieux identifier ses parties romanes ou romano-ogivales. Populaire, Notre-Dame-de-la-Chapelle porte fièrement, dans ses atours extérieurs, une décoration populaire et réaliste. Les vieux tailleurs de pierre, les vieux sculpteurs ont laissé à leur imagination de guider leurs ciseaux et les compatriotes de Brueghel, ses devanciers de l'époque carolingienne, dans un art vigoureux, audacieux, ont fait surgir des monstres sur les frises et sur les corniches ; fantaisie irréductible sous le ciel nuageux de Belgique. Le clocher qui tient de la poivrière et de la caisse d'horloge, compliqué mais gracieux, fut édifié par un architecte menuisier, au XVIII^e siècle, Antoine Pastorana.

L'intérieur chante un magnifique poème liturgique. Quelques vestiges romains dont les bases d'une tour carrée, une porte de chœur et un

DÉCOUVERTE

lavoir. Le chœur et le transept abritent maints souvenirs précieux, mais ce sont les chapelles du collatéral droit qui imposeront aux visiteurs un rêve imagé, soutenu par les motifs sculptés des confessionaux, les tableaux, les vitraux et cette atmosphère qui porte l'esprit sur des ailes. Chapelle de Notre-Dame-de-la-Miséricorde, chapelle de Sainte-Anne; chapelles du Sacré-Cœur et de Saint-Boniface. C'est ici que repose Pierre Brueghel le Vieux et sa femme, Marie Coucke, chefs de cette lignée illustre à qui chaque siècle a dû rendre hommage. Jean Brueghel rédigea l'építaphe. Le petits-fils de ce dernier la remplaça. Rubens composa une toile, *Le Christ remettant les clés à Saint-Pierre*, qui fut placée dans un encadrement de marbre, mais cette toile fut vendue au XVIII^e siècle et remplacée par une copie.

Chapelle de Saint-Aubert, patron des boulangers; cinquième chapelle où l'on a placé un *Ecce Homo* de l'École de Venise. Sixième chapelle, avec la *Pêche miraculeuse*, de Jean Jouvenet.

Dans le collatéral gauche, une série de reprois qui mènent, stations pieuses, jusqu'à la chapelle du Saint-Sacrement où repose, sans doute, François Anneessens.

Eglise collégiale des Saints-Michel-et-Gudule.

La reine d'entre toutes qui comme ses sœurs eut fort à souffrir des troubles et des invasions qui marquent notre Histoire. A la place d'une

DE BRUXELLES

chapelle où les reliques de sainte Gudule furent transportées au XI^e siècle, la collégiale fut commencée au XII^e siècle. Il fallut trois cents ans pour l'achever. Le chœur qui date du XIII^e siècle demeure anonyme. « Au XV^e siècle, nous dit M. Desmarez, des noms apparaissent. Ils appartiennent à cette brillante école des tailleurs de pierre et des imagiers qui illustrèrent, à l'époque bourguignonne, la région brabançonne et, tout particulièrement, la ville de Bruxelles. Ce sont Gilles Van den Bossche, dit Jas, mort en 1460; Henri de Mol, dit Cooman, mort en 1470; Jean Van Ruysbroeck, dit Vanden Beuge, le célèbre architecte de la tour de l'Hôtel de Ville et du chœur de l'église d'Anderlecht; Jean Vander Eycken qui travailla aux tours et au collatéral gauche. Tous sont qualifiés de « maîtres de la maçonnerie de Sainte-Gudule ».

A vol d'oiseau, comme dans ces gravures du XVIII^e siècle qui la montrent tout entière entourée encore qu'elle était d'une muraille et de son cimetière. Seuls les oiseaux peuvent dominer cet aérolithe gigantesque, parcelle d'absolu tombé sur la terre et que les hommes ont creusée comme un bloc de basalte. C'est la cathédrale avec sa voix puissante et son sommeil massif.

Donnerons-nous aux siècles qui viennent, avec nos constructions métalliques et nos monuments de béton, leur donnerons-nous à rêver, comme ceux qui édifièrent ces basiliques à la gloire de Dieu?

A vol d'oiseau, elle apparaît telle une châsse,

tandis que le soleil éclaire ses vitraux. Son bourdon donne l'éveil à toutes les cloches de Brabant. Louvain, Malines, Nivelles lui répondent du haut de leurs tours.

Saint Michel, patron de la ville ; sainte Gudule, sa patronne. Tous deux ont vaincu le Mauvais. Saint Michel, en mâle juvénile, l'a terrassé ; sainte Gudule, vierge pieuse, l'a mis en fuite.

Autrefois, une chapelle s'élevait ici, où reposaient les reliques de la bienheureuse fille d'Odger que Satan assaillit une nuit d'hiver, sur la route de Hamme, et qui lui souffla sa lanterne.

Décrit-on encore ces basiliques ? Pieux poèmes ! On les écoute plutôt, orgues singulières, orgues magiques où les basses émouvantes chantent avec le vent dans les tuyaux des tours.

En 1793, les Français ont volé, pour les fondre, les trente-trois cloches du carillon. On s'en féliciterait presque. La voix de la collégiale ne peut être que profonde et grave.

Le chœur, avec ses vitraux, avec les mausolées des ducs de Brabant. La chapelle Maes, la chapelle du Saint-Sacrement, avec les vitraux de Van Orley. La chapelle de la Vierge. Autant de reposoirs magnifiques qui portent la précieuse patine du souvenir.

Au moment de l'élévation, le geste ample du prêtre s'amplifie encore sous ces voûtes.

Au printemps, les processions déroulent leurs guirlandes blanches à travers les rues de la ville. Elles partent de la collégiale et se multiplient,

reliant, dans cette évocation, toutes les églises, ses sœurs.

Saint-Denis, à Forest. C'est ici que sainte Alène, fille du seigneur de Dielbeek, fut transportée, morte, et mutilée par les soudards de son père qui la faisait poursuivre parce qu'elle s'était convertie au christianisme. Ses reliques provoquèrent maints miracles, dont celui, magnifique entre tous, de faire surgir, à la place de la chapelle consacrée par saint Amand à saint Denis l'Aréopagite, cette petite église ogivale d'un style si pur et que les Bruxellois hantent si peu.

Saint-Nicolas qui fut vingt fois menacée de ruine, incendiée qu'elle fut, pillée, saccagée et qui se releva comme le Christ aux stations du calvaire. Elle porte allègrement ses réfections multiples ; sous des voûtes gothiques, elle abrite un maître-autel Louis XIV et une chaire de vérité du plus pur Louis XVI. Mais il n'est rien comme l'atmosphère d'une église pour amalgamer les styles et équilibrer les mélanges les plus inattendus.

Notre-Dame-des-Victoires, au Sablon. La plus chère à ton cœur, Bruxellois païen ; la plus gracieuse, la meilleure, la plus douce dans son élégant manteau aux plis harmonieux et fins.

Elle était bien abîmée, vers 1878 ; mais à la fin du XIX^e siècle, elle fut requinquée de maîtresse manière. Du flamboyant ! A témoin, ce porche

DÉCOUVERTE

magnifique qui s'ouvre sur le Petit-Sablon, avec sa rosace orfèvrée. Clochetons, tels des hennins ; l'air flotte comme un tissu subtil ou comme une gaze. Entrez, si cela vous plaît, je vous attendrai dans le jardin d'en face, pour la regarder en pensant aux portraits de Memling, peut-être.

On dit que la disposition des nefs de ce temple est exceptionnelle. Que m'importe ! Que m'importe que son *sacrarium* soit unique ; qu'elle fut construite pour célébrer la bataille de Woeringen, victoire de Jean I^{er}. Il me suffit de la contempler ainsi, gracile, presque frêle. Dans le concile des églises bruxelloises, c'est la jeune fille gracieuse, légère. Voyez, on dirait qu'elle s'appuie à peine sur le sol, mais son front se colore des nuances les plus subtiles du ciel.

Voici, maintenant, la Renaissance italo-flamande : plan gothique, mais avec des pleins cintres, des colonnes antiques et des ornements en surcharge. Du baroque ! Eugenio d'Ors, voici le baroque applicable à l'architecture. C'est le style de la Renaissance et, comme le remarque M. Desmarez, l'on se demande pourquoi l'on attribue aux Jésuites cette manière bien qu'un peu tortueuse, mais nullement spécifique, de penser dans la pierre.

Pour être au fait, il suffit de contempler la façade de l'église du Béguinage, construite au XVII^e siècle. Style plein de surcharges, disions-nous, mais d'un goût parfait. La vierge gothique a pris de l'âge ; elle s'habille comme une châte-

DE BRUXELLES

laine opulente. L'intérieur de cette basilique ne manque pas d'un charme particulier, bien que, peut-être, elle soit trop claire pour qui aime les ombres mystérieuses des sanctuaires ogivaux. Elle contient une série d'œuvres picturales dont aucune n'est indifférente ; elle contient surtout les tableaux si peu connus de Théodore Van Loon. Théodore Van Loon, peintre du XVII^e siècle comme ce Henri De Clerck, son contemporain, demeure enveloppé d'inconnu. De Clerck s'occupa, on le sait, de poésie flamande. C'était un lettré. Théodore Van Loon apparaît de la même manière un humaniste, mais qui vécut en Italie. Ni de l'un, ni de l'autre, on ne s'est préoccupé d'en savoir davantage. Ils s'élevaient cependant au-dessus de leurs contemporains par la ferveur de leur esprit.

Notre-Dame-aux-Riches-Clares. Autre illustration d'un style identique. Siège de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, instituée par Philippe le Bon. Benoîte et bienveillante, elle recueillit saint Géry dont l'église fut démolie, peu après la Révolution française.

Notre-Dame-de-Bon-Secours, si retirée, mais si humble et si agréable ; et celle-ci, l'église de la Trinité, rue du Bailli, près l'avenue Louise, qui a repris la façade de l'église des Augustins, démolie en 1893.

Transitions : Saints-Jean-et-Etienne, aux Mi-

nimes ; et l'église du Finistère. Fin de la Renaissance.

André Vésale avait sa maison sur ce terrain qu'occupe maintenant l'église des Minimes et c'est de là qu'il courait la nuit, au Galgenberg, quérir les cadavres qu'il lui fallait pour tracer, sur leurs muscles et sur leurs os, ses études anatomiques.

Chemin vers le style classique épuré. C'est le souci d'équilibre et de simplicité qui a fait ce sanctuaire si simple et si beau.

L'église du Finistère apparaît moins réussie, car plus composite.

La courbe aboutit enfin : Saint-Jacques-sur-Cou-denberg, en style néo-classique, construite au XVIII^e siècle sur un plan de Guimard. C'est le temple gréco-romain. La Révolution en fit le temple de la Raison. Elle eût plu sans doute à Bonaparte qui en eût fait une garniture de cheminée.

Le XIX^e siècle ne trouve pas son style au point de vue religieux, mais il répétera, non sans talent, quelques leçons bien apprises. Sainte-Marie, construite en néo-byzantin par Van Overstraeten, est remarquable. Saint-Boniface emprunte des éléments au romano-byzantin et à l'ogival ; Sainte-Catherine au gothique, comme au baroque. Mais que sera la Basilique de Koekelberg ?



Albert Guislain

Découverte de Bruxelles

PHOTOS DE WILLY KESSELS

(Assistant : Léon Stons)

Edition pour la Jeunesse



L'ÉGLANTINE

BRUXELLES

1931

TABLE

CHAPITRE PREMIER, en forme de première préface, celle des petits	9
CHAPITRE DEUXIÈME, en forme de deuxième préface,	17
CHAPITRE TROISIÈME, en forme de troisième préface, pour faire suite à la deuxième	23
CHAPITRE QUATRIÈME et dernière préface	33
CHAPITRE CINQUIÈME. — Périples. — Les boulevards.	39
CHAPITRE SIXIÈME. — Par le Steenweg	61
CHAPITRE SEPTIÈME. — La Grand'Place	81
CHAPITRE HUITIÈME. — Flâneries	9
CHAPITRE NEUVIÈME. — Nouvelles flâneries	113
CHAPITRE DIXIÈME. — <i>Via populi, vox populi</i>	125
CHAPITRE ONZIÈME ou chapitre de gueule	143
CHAPITRE DOUZIÈME. — Squares, Parcs et Jardins publics	153
CHAPITRE TREIZIÈME. — Les Musées	173
CHAPITRE QUATORZIÈME. — Les Eglises	195
CHAPITRE QUINZIÈME. — Promenades centrifuges	211
CHAPITRE SEIZIÈME. — Premier épilogue	229
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — Deuxième épilogue	245